

propriété des bords de la Durance que nous appelons Mont-de-Mars. »

On trouve étrange, en second lieu, que les Lyonnais soient allés deux fois, en moins d'un siècle, chercher leur pontife dans la solitude : aurait-on oublié qu'alors, en France, la solitude était peuplée d'hommes illustres et de saints ? Assurément, ces vocations sans nombre à la vie contemplative avaient la foi pour mobile principal ; mais la foi elle-même était puissamment aidée par le dégoût que le spectacle des ruines sociales inspirait à l'élite des Gallo-Romains. A la vue de tant d'humiliations, d'injustices, de désordres sans remède, fruits amers de l'invasion des Barbares, bien des âmes généreuses prenaient en aversion les vanités d'ici-bas, et se faisaient dans le sein de Dieu un asile contre l'infortune des temps. Ligugé, Marmoutiers, Saint-Victor de Marseille, Lérins, Ainay, l'Ile-Barbe et Grigny près de Lyon, Saint-Germain d'Auxerre, Condat dans le Jura, Agaune dans le Valais, ne suffisaient plus à ce besoin universel de silence et de prière. Tandis que saint Ebredulfe établissait dans la Neustrie quatorze monastères, on voyait naître les abbayes fameuses de Saint-Médard de Soissons et de Saint-Germain-des-Prés à Paris. Sur tous les points de la Gaule les fondateurs d'Ordres se multipliaient : saint Marculphe, saint Fridolin, saint Eusice, saint Calais, saint Junien, saint Léonard, et bien d'autres, ouvraient des refuges à ces multitudes de chrétiens qui ne voulaient plus, suivant le langage de Bossuet, « respirer que du côté du ciel. » Qui donc, après cela, se croirait le droit de rejeter les récits contemporains parce qu'ils affirment qu'en trois quarts de siècle, deux riches lyonnais lassés du monde se retirèrent, l'un dans un coin sauvage de la Provence, l'autre dans une île de la Méditerranée ?